

PETITE BIBLIOTHÈQUE
de psychanalyse



sous la direction de
DOMINIQUE SCARFONE

De la trahison

puf

Le paradigme du traître

ENRICO POZZI *

Au cœur de l'intime, le traître. Le champ de la confiance et de l'abandon offre à la trahison son lieu géométrique. La proximité extrême fait appel à des distances perfides. Le lien séduit en sa propre rupture. Pourquoi ? Et qui est donc le traître ?

Toutes les cultures humaines ont élaboré un modèle de la trahison et une représentation du traître. Catégorie universelle, la trahison investit en puissance toute forme de relation. Aucun acteur social n'y échappe : on se trahit entre groupes, entre institutions, entre états. On trahit soi-même. Traître, j'entre volontairement dans le jeu bifront de la trahison. Trahi, j'y suis entraîné – malgré moi ? Le fantasme de la trahison structure des époques historiques tout entières aussi bien que des univers familiaux infimes. La notion de trahison ordonne des formes étatiques complexes et des désordres privés. Elle cristallise autour d'elle des systèmes juridiques, des légitimations du pouvoir et des stratégies politiques. Elle confère un sens au réel et une logique à l'événement inquiétant. Qu'il s'agisse d'une interprétation historique et politique ou d'un délire paranoïaque, d'une cosmogonie religieuse ou

* Psychanalyste, Rome.

d'accusations entre amants, la trahison « explique » de manière conclusive le perturbant : une défaite militaire, la mort d'un dieu, un abandon, la rupture d'un rapport, la désagrégation d'un groupe.

Cette omniprésence et puissance épistémique de la trahison coïncide avec une surprenante difficulté à la définir. *Res sunt nomina*. Un événement que caractérisent – croirait-on – la duplicité et la tromperie paraît échapper à toute tentative d'une définition non ambiguë. *Erlebnis* « évident », la trahison déborde à tout instant ses modèles et ses définitions. « Treason is a crime which has a vague circumference and more than one centre » (Maitland 1905, II, p. 503). Malgré les efforts pluriséculaires des juristes, des moralistes et des philosophes politiques, nous manquons d'un paradigme de la trahison qui rende compte de sa complexité, de sa centralité et de son caractère élusif.

LA PERTE DU CENTRE

Nous croyons tous savoir ce qu'est un traître : quelqu'un qui manque à sa parole tout en feignant de s'y astreindre ; un perfide et un parjure, avec de surcroît la tromperie systématique. Le juriste médiéval et l'essayiste contemporain concordent. Selon C. Braun : « Generaliter isquidem proditores sunt omnes qui aliud actibus manifeste ostendunt, aliud occulte in mente agitant » (Braun, 1550, I, 13, nn. 1-2) [« De façon générale les traîtres sont tous ceux qui expriment ouvertement quelque chose par leurs actions tandis qu'ils agencent autre chose en cachette dans leur esprit »]. Quatre siècles plus tard, les

Le paradigme du traître

premières pages d'une étude monumentale sur la trahison au XX^e siècle nous apprennent que « le traître, c'est celui qui crée l'impression qu'il est ce qu'il n'est pas – un ami, un démocrate, un nationaliste, un communiste, un citoyen loyal, un combattant pour une idée, un soldat discipliné, le membre d'une secte, – quitte à agir à l'encontre de cette impression » (Boveri 1956, I, 36-37). Toujours la simulation, la duplicité et l'ambiguïté. Trahir se situe sous le signe de la scission. Forme de *l'hypokrites*, le traître manipule et plie à ses propres fins la fracture entre l'apparence et la réalité. Maître des jeux de miroir, du trompe-l'œil et de l'anamorphose, il paraît se situer d'emblée dans le champ du mensonge.

L'affirmation est par trop consolatrice. Car il existe des trahisons sans tromperie et sans mensonge. Le Coriolan de Shakespeare ne feint pas. Edward D. Slovik, le seul soldat américain exécuté pour désertion pendant la Deuxième Guerre mondiale, avait toujours affiché clairement ses intentions, et il les avait réaffirmées devant la Cour martiale. Un partenaire peut perpétrer la « trahison » qu'il ne s'était jamais engagé à ne pas perpétrer, qu'il avait peut-être annoncée depuis toujours et qu'il révèle au moment même où il la porte à terme. Pourtant dans tous ces cas quelqu'un se veut « trahi ». Nous nous heurtons à un nœud structurel de la trahison : c'est la soi-disant victime qui la définit ainsi. S'il est vrai que nous nous sentons trahis quand quelque chose ou quelqu'un ne correspond pas à ce que nous nous attendions, et nos attentes nous paraissaient légitimes, partagées ou implicitement « évidentes », la trahison se disperse dans les jeux de miroirs. Car qui me dit que les attentes de A aient jamais été réellement assumées par B ? Les signes que A prenait pour des consentements n'étaient peut-être que des projections, les signaux nombreux de désaccord et de

rupture que B ne cessait de transmettre pouvaient avoir été ignorés ou dévalués. Peut-être A avait-il construit à lui tout seul la situation, inventant une réciprocité de rôles là où n'existaient qu'une acquiescence courtoise, des silences ou des refus explicites. Peut-être comptait-il sur son pouvoir d'imposer à l'autre sa propre définition de la situation, quitte à s'indigner par la suite si l'autre ne jouait pas son jeu : la logique du voleur, qui se sent « trahi » quand la victime ne se laisse pas voler.

Une définition subjective de la trahison utilisant les critères de la tromperie et de la dissimulation se perd dans les labyrinthes d'une analyse des intentions et des motivations. A avait-il vraiment compris ? B avait-il vraiment trompé ? Dans le cadre du système A-B, en quelle mesure A n'avait-il pas induit chez B cette trahison qui lui aurait permis par la suite de l'accuser et de le condamner à partir de la position « forte » de la victime ? La bonne foi trahie de A n'était peut-être qu'une illusion ou un geste d'arrogance. Pour toute trahison certaine – et il en existe – combien plus nombreuses sont les trahisons ambiguës et controversées, qui ne sont telles que pour l'un des deux partis en cause, tandis que pour l'autre elles renvoient à la rébellion, à la libération et à l'autonomie. Cher aux victimes, l'appel à l'éthique de la loyauté nous paraît trop souvent une légitimation du statu quo et une rationalisation du consensus à un ordre figé. La loyauté n'a de sens qu'entre égaux, et dans le cadre d'un contrat bien défini. Elle se teint d'équivoques là où il existe des inégalités, des ambiguïtés, des manipulations, des asymétries de pouvoir ou des « droits » sur l'autre. Quand les sujets l'exaltent, elle révèle leur faiblesse, ou leur tentative de forcer les puissants au respect improbable des règles du jeu. Quand les souverains la chantent, elle est toujours fonctionnelle à leur domination, dans les sociétés poli-

Le paradigme du traître

tiques aussi bien que dans les interactions les plus intimes. L'apologie de la loyauté et l'exécration de la tromperie cachent à l'esclave, et parfois au maître lui-même, la nudité de la domination. Idéologiquement réduite à une carence éthique ou à une pathologie psychologique, la trahison se voit arracher sa valeur de facteur et symptôme du désordre.

Les déboires des définitions subjectives ont très vite débouché sur des définitions objectives de la trahison. Par exemple, l'*Encyclopedia of the Social Sciences* de 1934 nous apprend que la trahison est « le seul crime naturel passible de punition à toutes les époques et dans tous les types d'organisation sociale. [...] Elle est essentiellement la violation de l'allégeance à la communauté ». A l'apparence, nous voilà placés d'emblée au-delà du psychologisme et de la casuistique. Le traître n'est plus celui qui trompe, ou qui manipule la bonne foi d'un autre ; le traître manque à la *fides*, c'est-à-dire à la communauté et aux complexes liens contractuels et émotionnels qui la fondent. L'acte proditoire ne saurait être réduit à la simple inobservance d'un accord : pourrait-on qualifier de « traître » celui qui ne respecte pas un *contrat*, même s'il fait recours à la tromperie et à des manœuvres dissimulées ? Le traître renvoie plutôt à la rupture d'un *pacte* social, de l'enchevêtrement de contrats, de serments, d'émotions, d'identifications et d'autres liens primaires qui constituent le Nous : d'un couple aussi bien que d'une nation. Le traître rompt le Nous, il manque à une *appartenance* et se place en dehors de *son* groupe. Au sens strict du terme, il se dis-socie, sapant ainsi la forme même du lien cohésif qui unit la communauté. Voilà donc la véritable menace du traître : la capacité qu'il a de *se séparer* est perçue par le Nous comme une agression en soi, indépendamment de toute intelligence ou collaboration

active avec l'Ennemi, car il fêle de l'intérieur l'unité du groupe en montrant que son lien n'est pas nécessaire. D'où l'exécration qui frappe le traître, et qui diffère si profondément de la haine pour l'adversaire.

La définition objective de la trahison se refuse à toute analyse des intentions et des modalités du comportement proditoire. Un critère certain existe, prétend-elle, qui serait à l'abri du psychologisme : x , qui appartenait à l'ensemble y , défectionne de y et finit parfois même par appartenir à l'ensemble z , adversaire de y . Apparemment, il s'agit là de faits et de comportements accessibles à l'observation empirique et à la validation intersubjective. Candeur suspecte. Car dans tout système social ou relationnel quelque peu différencié, on n'appartient jamais à un seul groupe. En 1908 déjà, Simmel avait défini l'individu comme le point d'intersection de cercles (ensembles) sociaux multiples (Simmel, 1908a, 305-344). Il n'y a que les sociétés utopiques où ces cercles obéissent à une harmonie préétablie et s'organisent selon une *discordia concors*. Dans la réalité de toute situation sociale concrète, l'individu est un champ de forces où s'affrontent des appartenances souvent divergentes et en conflit. Margret Boveri nous rappelle à juste titre le cas de R. Oppenheimer : américain, juif, ami du leader du Parti Communiste USA, savant, responsable du groupe chargé de préparer la bombe atomique et donc membre à part entière de l'Armée américaine. A laquelle, parmi ces appartenances, Oppenheimer devait-il une priorité ? Au nom de quelles valeurs ? Par qui ou par quoi la hiérarchie des cercles sociaux qui se disputent un individu est-elle établie ? A partir de quel principe de légitimation ? Ce que le sénateur McCarthy considérait comme une « trahison » n'était pour Oppenheimer qu'un patriotisme d'un ordre supérieur, un acte de fidélité envers l'humanité tout

Le paradigme du traître

entière. La question devient impossible à trancher quand le Nous est fragmenté par des conflits graves et permanents. Comment reconnaître la trahison dans une guerre civile, au sein d'une relation déchirée ou dans toute situation où des appartenances contradictoires s'affrontent dans un cadre de tension extrême ?

L'ombre du pouvoir s'allonge sur la trahison. La définition et l'attribution de la trahison sont revendiquées par le pouvoir, car elles constituent un instrument puissant de lutte politique et de contrôle social. Le vainqueur n'est jamais un traître. N'oublions pas d'ailleurs le pouvoir de la « victime » : les groupes vaincus construisent leur défaite comme une trahison, ils restituent ainsi un sens et une rationalité à leurs déboires, rétablissant et renforçant dans un cadre paranoïaque leur identité de groupe. Les légitimations symboliques dont le pouvoir ne peut se passer dispersent ultérieurement le centre de l'acte proditoire. Un pouvoir qui a tiré parti d'une trahison doit continuer à la définir telle dans le cadre du système des normes et des valeurs qu'il utilise pour se légitimer : il risquerait de saper ses propres fondements s'il éliminait tout stigma au geste qu'il a suscité et dont il a tiré profit. Le traître finit trop souvent par découvrir avec étonnement qu'il demeure tel pour ceux-là mêmes qu'il a favorisés par sa trahison.

Objective, la trahison ne perd pas ses ambiguïtés. Pour les pouvoirs qui ne peuvent les tolérer, il ne reste plus qu'à déployer la géométrie du concept jusqu'à ses conclusions ultimes. S'il revient au pouvoir de définir la trahison, celle-ci n'a plus rien à voir avec l'éthique des intentions ou les appartenances psychosociales. Elle ne fait qu'exprimer la nudité des rapports de pouvoir et la règle du jeu de la raison politique. Merleau Ponty l'a bien montré pour les procès de Moscou. La trahison n'est

qu'un synonyme de l'erreur politique, et il revient au processus historique de trancher. Elle exprime la contingence inhérente à toute action humaine, et particulièrement évidente dans le champ politique, là où seuls les résultats comptent. Le « mal » de la trahison n'a rien à voir avec la bonne foi, les intentions et les choix individuels. Il s'agit plutôt d'un jugement faux, dont un individu ou un groupe porte tout entière la responsabilité objective. Cette logique aboutit à la légitimation du massacre de groupes sociaux. En tant qu'individus, le Juif, l'Arménien, l'intellectuel révolutionnaire, le communiste, le koulak pouvaient être innocents — leurs bourreaux n'hésitaient pas à l'admettre. Mais en tant que groupes, ils demeuraient en porte à faux par rapport au projet historique des vainqueurs : des traîtres objectifs, qu'il fallait détruire.

La tentative d'éviter à la trahison les labyrinthes de la psychologie et de l'éthique a fini par l'enliser dans les logiques non moins ambiguës des rapports de domination et de la raison politique. La trahison semble inséparable d'un réseau de valeurs et de pouvoirs. Objective ou subjective, sa définition consiste toujours en une attribution de sens de la part de A au comportement de B. Mais quel est le point de vue de B, c'est-à-dire du traître ? Si nous l'assumons, son *expérience* de la trahison nous conduira-t-elle vers un paradigme moins controversé et heuristiquement plus efficace ?

LE TIERS

La forme élémentaire de la trahison exige quelqu'un qui est trahi, quelqu'un qui trahit et quelqu'un au nom

Le paradigme du traître

duquel on trahit. Même si A paraît trahir B uniquement pour son propre profit, c'est toujours par rapport à un C quelconque qu'il intentionne son acte : où C peut être une personne, une idéologie, l'Histoire, un objet, un autre groupe (la trahison de soi nécessite elle aussi ce point d'appui). La situation proditoire s'organise autour de trois pôles. La structure de la trahison est triadique. C'est dans les caractéristiques et les propriétés générales de la triade qu'il faut chercher la configuration formelle de la trahison, et le paradigme du traître.

Au début du siècle, Georg Simmel (1908a) a été le premier à analyser les propriétés systémiques des triades et des dyades. Simmel écrit :

« L'expérience quotidienne montre le caractère spécifique qu'une relation acquiert de par le fait qu'elle n'est formée que de deux éléments. [...] Bien que, pour quelqu'un venant de l'extérieur, un groupe à deux puisse fonctionner comme une entité autonome et supra individuelle il n'en est pas de même pour ses deux membres. [...] Dans ce cas, la structure sociale se fonde sur l'un et sur l'autre, et la défection d'un seul suffirait à détruire l'ensemble. La dyade n'aboutit donc pas à cette vie supra-individuelle qui est perçue par l'individu comme indépendante de lui. Toutefois dès qu'une association de trois individus [*Dreierverbindung*] se constitue, un groupe continue d'exister même si l'un des trois l'abandonne. La dyade dépend de ses deux membres, de telle sorte que la pensée de son existence s'accompagne toujours de très près à la pensée de sa fin bien plus que pour n'importe quel autre groupe, que chaque membre sait bien que le groupe continuera d'exister même après sa sortie ou sa mort. [...] Idéalement, tout grand groupe peut être immortel. Ce fait confère à chacun de ses membres, et

indépendamment de son attitude personnelle envers la mort, un sentiment sociologique très particulier. Au contraire, la dyade dépend de chacun de ses deux éléments, pour sa mort sinon pour sa vie : pour cette dernière il faut *les deux* tandis que pour sa mort un seul suffit. Cette propriété est destinée à influencer l'attitude intérieure de l'individu par rapport à la dyade [...]. Elle transforme la dyade en un groupe qui se perçoit en même temps menacé et irremplaçable, le lieu d'élection [...] d'une véritable tragédie sociologique [...] » (pp. 124-125).

L'introduction d'un troisième élément modifie de façon radicale la dyade. La mort ou la défection d'un membre ne suffisent plus à menacer de mort le groupe, qui se survivrait toujours sous la forme d'une dyade. Le système à deux éléments devait osciller entre le pôle du lien total – haine ou amour, qu'importe – et le pôle de la dissolution ; entre l'intimité la plus profonde et l'étrangeté la plus totale. Le troisième élément y introduit l'alliance, le compromis, la médiation. « La dyade représente en même temps la première synthèse et unification sociale, mais aussi la première séparation et antithèse. L'apparition du Tiers indique la transition, la conciliation et l'abandon du contraste absolu (bien que parfois elle puisse introduire des contrastes). La triade en tant que telle me paraît aboutir à trois configurations de groupe typiques, et qui sont toutes impossibles dans un groupe à deux » (p. 145).

Ces configurations sont définies par les positions et les fonctions du Tiers dans la triade. Il peut s'allier de façon stable à A, et créer ainsi une dyade contre B. Il peut choisir la neutralité, sous la double forme de l'indifférence ou de l'équidistance par rapport à A et B : dans ce cas, nous aurons le Tiers « médiateur », ayant parfois une

Le paradigme du traître

fonction d'« arbitre », qui rétablit par sa personne le lien social entre les deux autres pôles, en se proposant comme le *go-between* d'une communication interrompue, comme l'objet de l'agressivité commune (les fonctions cohésives du bouc émissaire), ou comme le pôle de l'objectivité et du réel à l'encontre des passions déchaînées, etc. Mais le Tiers peut devenir aussi le *Tertius gaudens*, le méta-Tiers qui utilise les configurations précédentes pour son propre profit par rapport à une dyade antagoniste. Si A et B sont en conflit, le *Tertius gaudens* C pourra se proposer comme le seul « médiateur » possible des processus de communication et d'échange dans le système triadique, ce qui lui vaudra d'importants bénéfices symboliques, affectifs et réels. Il exaspérera par tous les moyens le conflit entre A et B, s'alliant tantôt à l'un tantôt à l'autre, et les clouant ainsi dans une impasse où il pourra vendre son soutien à des prix de plus en plus élevés. Il occupera définitivement la position de l'arbitre et du gérant de l'équilibre. Il aura recours à la gamme étendue des configurations du « *divide et impera* » pour accroître son pouvoir dans la triade.

Le traître nous paraît représenter la forme idéaltypique pure du « *Tertius gaudens* » de Simmel en tant que méta-Tiers, Tiers absolu. Redisons-le : la structure de la trahison est irrémédiablement triadique. Elle suppose entre les pôles antagonistes A et B un « lieu » intermédiaire et irréductible où le traître s'instaure. Quand il trahit, il est vrai qu'il semble passer de A à B. Pourtant, et tous les traîtres le savent bien, pour A il fait désormais partie de B, et pour B il n'a en fait jamais cessé d'appartenir à A, bien qu'il l'ait trahi. Il ne pourra jamais plus redevenir pour A un A authentique, ni un vrai B pour B : car quel groupe peut tolérer ne serait-ce qu'une exception à l'appartenance comme fondement du lien social en soi ?

Participant de A et de B, donc étranger à l'un comme à l'autre, le traître est condamné à la position du Tiers, dont il assume toutes les propriétés. Il se situe entre A et B, dans un *no man's land* sociologique tout à fait singulier où le lien social paraît suspendu. Éloigné du groupe d'appartenance auquel il fait semblant d'appartenir, situé aux marges du groupe de référence qu'il a choisi mais qui ne l'a pas choisi, il vit sur, et de, la frontière, à cheval de la limite, dans le seul lieu possible de l'illimité et de l'omnipotence.

Le 1^{er} août 1528, Érasme de Rotterdam écrivait à Alphonse Valdes, secrétaire de Charles V : « Jadis les bornes des champs étaient marquées par un signe particulier ; il s'agissait d'une pierre sortant du terrain, et les lois des aïeux prescrivaient qu'elle ne puisse être déplacée ; Platon les évoque quand il rapporte le dicton : Ne déplace pas ce qu'il ne t'est pas échu de placer. /.../. Ce terme, comme il est écrit dans les Annales de Rome, fut le seul qui ne céda pas devant Jupiter. » Terminus était le dieu en charge des limites ; les Romains le fêtaient pendant les Terminalia (Piccaluga, 1974). Plus puissant que Jupiter, le traître sent qu'il peut définir lui-même les bornes : n'est-il pas en deçà et au-delà des deux antagonistes ? Lien frêle mais lucide entre les deux ennemis, le traître assume le rôle de Janus : il devient l'administrateur du *limen* et du *nomos*, le seul qui puisse regarder simultanément des deux côtés de la limite, le seul qui connaisse en même temps, et de l'intérieur, aussi bien A que B, le seul qui sache ce qui est vrai ou faux dans les narrations qu'il élabore, le « facteur de la vérité » (Derrida) qui colporte le vrai en creux du mensonge dans le cadre d'une double intimité antinomique. Dans une réalité que divisent des appartenances antagonistes, cet épistémophile silencieux peut se vivre comme étant le seul

Le paradigme du traître

capable de voir le vrai, donc de le manipuler, car il n'appartient à aucun groupe et à tous les deux, il peut utiliser non pas une seule culture, mais deux, il peut jouer selon son bon plaisir avec deux cadres sociaux de la connaissance qui sont tout à fait les siens et qui lui sont tout à fait étrangers. Oxymoron vivant, il condense les contraires : comme un dieu, ou un rêve. Incarnation par excellence de cet « étranger interne » auquel Simmel lui-même a consacré l'un de ses essais les plus saisissants (Simmel, 1908b).

L'INDIVIDU ABSOLU

L'Unique, l'Individu... Dans la structure triadique de la deuxième topique freudienne, le rôle de l'administrateur et manipulateur du vrai et du faux est une des fonctions du Moi, l'« avocat » des instances du Ça devant le tribunal du Surmoi. La forme du Moi, c'est chez Freud la « figure » par excellence de la médiation, cette *peau* qui sert d'interface entre l'extérieur et l'intérieur en les filtrant et retraduisant constamment l'un vers l'autre. Le Moi, écrit Freud, est « vor allem ein körperliches [Ich], es ist nicht nur ein Oberflächenwesen, sondern selbst die Projektion einer Oberfläche » [« Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface » (Freud, 1923, p. 270)], c'est-à-dire une interface entre deux champs antagonistes qui partage avec tous les administrateurs du *limen* une nature bifrontale et une position impossible. Dans sa *Note à l'Amphibole de l'« Analytique Transcendante »*, Kant nous présente le noumène comme

« une limite », « une représentation vide » qui doit « tracer les limites de notre connaissance sensible ». Freud se rapproche de la vision kantienne quand il décrit le Moi comme un *Grenzwesen* (un être de la limite, un élément de frontière), c'est-à-dire comme un lieu logique constitué par un faisceau de fonctions, un espace synthétique dépourvu de forces propres pour atteindre ses objectifs, et contraint de manipuler et jouer savamment les unes contre les autres les forces des deux instances psychiques puissantes qui l'enserrent. S'il veut éviter de se réduire à un simple champ de bataille entre les normes et les pulsions (la situation de la psychose), le Moi se doit rusé : il apprend à louvoyer entre les deux antagonistes, il ment, il trompe, il flatte, il se feint obséquieux et servile. Cependant, il met en place un système complexe de *countervailing powers* et de veto entrecroisés qui lui confère – lui, l'instance fragile et vide – le rôle du *Tertius gaudens* et du gérant de l'équilibre.

Ce n'est pas par hasard que Freud [1923] nous présente le Moi en des termes qui le rapprochent du courtisan et de l'agent double :

« [...] sehen wir daselbe Ich als armes Ding, welches unter dreierlei Dienstbarkeiten steht und demzufolge unter der Drohnungen von dreierlei Gefahren leidet, von der Außenwelt her, von der Libido des Es und von der Strenge des Über-Ichs. [...] Als Grenzwesen will das Ich zwischen der Welt und dem Es vermitteln, das Es der Welt gefügig machen und die Welt mittels seiner Muskelaktionen dem Es-Wunsch gerecht machen. [...] Es ist nicht nur der Helfer des Es, auch sein unterwürfiger Knecht der um die Liebe seines Herrn wirbt. Es sucht, wo möglich, im Einvernehmen mit dem Es zu bleiben, überzieht dessen *ubw* mit seinen *vbw* Rationalisierungen,

Le paradigme du traître

spiegelt den Gehorsam des Es gegen die Manhungen der Realität vor, auch wo das Es starr und unnachgiebig geblieben ist, vertuscht die Konflikte des Es mit der Realität und, wo möglich, auch die mit dem Über-Ich. In seiner Mittelstellung zwischen Es und Realität unterliegt es nur zu oft der Versuchung, libedienerisch, opportunistisch und lügenerisch zu werden, etwa wie ein Staatsmann, der bei guter Einsicht sich doch in der Gunst der öffentlichen Meinung bahaupten will. »

« ... nous voyons ce même moi comme une pauvre créature qui est soumise à trois sortes de servitudes et subit par conséquent les menaces de trois sortes de dangers provenant du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du sur-moi. [...] Comme être de frontière le moi veut faire l'intermédiaire entre le monde et le ça, rendre le ça docile au monde, et rendre le monde, par le moyen de ses actions musculaires, conforme au souhait-du-ça. [...] Il n'est pas seulement l'aide du ça, mais aussi son valet soumis qui brigue l'amour de son maître. Il cherche si possible à rester en bonne entente avec le ça, revêt les commandements *ics* de ses rationalisations *pcs*, fait miroiter l'illusion que le ça obéit aux avertissements de la réalité même là où le ça est resté rigide et inflexible, maquille les conflits du ça avec la réalité et, si possible même, ceux avec le sur-moi. Dans sa position intermédiaire entre ça et réalité, il ne succombe que trop souvent à la tentation de devenir flagorneur, opportuniste et menteur, un peu comme un homme d'état qui, bien qu'ayant une bonne intelligence de la situation, veut néanmoins s'affirmer dans la faveur de l'opinion publique » (Freud, 1923, p. 299).

Servile, trompeur, manœuvrier, médiateur, soumis pour mieux assujettir, adulateur, manipulateur du vrai et

du faux, être de la limite : sous plusieurs aspects, le Moi du modèle freudien présente les caractères mêmes du traître. Il nous suggère l'hypothèse d'une connexion intime entre le nucleus de l'individualité et l'acte de trahison. La question avait déjà été posée par Burckhardt : les traîtres qui abondent dans les événements politiques et militaires de la Renaissance italienne ne seraient-ils pas, peut-être, la forme paradigmatique de l'individu moderne à l'état naissant ? Plus sceptiques, nous pouvons nous demander si ce n'est pas ainsi que le Traître *se perçoit* : le seul qui, désancré de toute appartenance ou référence, extérieur à tous les groupes et pourtant intime de tous les groupes, puisse se croire un Individu absolu et se réaliser comme Moi grandiose de par sa trahison.

La clé de cet *Erlebnis* réside dans la structure paradoxale de l'acte proditoire : celui qui trahit A en faveur de B se situe en dehors de A et de B ; en même temps il appartient en quelque sorte à A et à B. A Moscou, Philby est, se perçoit et vit comme un étranger surveillé, et non pas comme un héros du socialisme. Citoyen de l'Union soviétique, il n'est ni ne sera jamais un soviétique à part entière : les pages du cricket dans le Times demeurent sa principale lecture quotidienne. Mais Philby à Londres ou à Washington, agent soviétique au sommet du M15 anglais, était, se percevait et vivait comme un étranger sous surveillance. Une condition objective fort différente couvrait une condition subjective identique : dans les deux cas, Philby demeure l'« étranger interne » décrit par Simmel, mais avec un tour d'écrou que Simmel n'avait pas prévu : Philby est un *double* étranger interne, étranger à son groupe d'appartenance aussi bien qu'à son groupe de référence, et pourtant marqué par l'un comme par l'autre, et appartenant à tous les deux.

Le paradigme du traître s'élabore autour de cette apo-

Le paradigme du traître

rie : le traître participe de deux groupes incompatibles. Son identité est établie par deux identifications antagonistes. Les polarités ami/ennemi et ingroup/outgroup sont gouvernées par le principe du Tiers exclu. Le traître y introduit le vertige d'un *Tertium datur*. Son existence même perturbe la clarté nette des lignes de démarcation et des frontières ; elle y colporte les ambiguïtés, les différenciations, les degrés et les distinguos. La trahison substitue à la certitude des appartenances et des séparations une dynamique de la duplicité. Les groupes veulent des identités d'une platitude morne, ils exigent que l'on soit dedans ou dehors. « Grenzwesen », comme tous ceux qui vivent sur la ligne d'ombre, le traître retraduit l'identité en un jeu de différences, il transforme l'appartenance en un va-et-vient sur l'axe de la proximité et de la distance, il élabore la fracture dedans/dehors comme une coïncidence réciproque de l'intérieur et de l'extérieur, il cultive l'étranger comme la *forma princeps* de l'intime : la seule relation d'intimité qu'il puisse envisager. Tiers, il incarne et agit le lieu logique incertain de la dialectique.

Le traître n'appartient plus à rien. Puisqu'il a rompu non pas un pacte social, mais la structure même de tout pacte social, qui oserait jamais l'accepter comme un *socius* ? Dis-socié, il vit aux marges les plus extrêmes des deux groupes qui s'affrontent, sur leur limite réciproque, dans l'espace impossible où deux pactes sociaux s'éliminent l'un l'autre en créant une *epoke* punctiforme de la socialité. Dans ce vacuum sociologique, les cultures, les visions du monde, les normes et les valeurs se contrebalancent et s'annulent. La ligne d'ombre du *nomos* devient l'espace privilégié de l'anomie et de ses plaisirs. Celui qui saura s'y installer de façon stable pourra y goûter l'euphorie de choisir lui-même son *nomos*. Étranger à tout système de valeurs et de normes, il produira ses valeurs et ses normes.

Marginal par rapport à toute structure des cadres sociaux de la connaissance, il pourra inventer ses propres cadres, donc *son* réel. Dépouvé d'attaches, absolu, il créera son monde à lui en dehors de toute barrière ou limite, comme un individu absolu, dénué de liens.

L'appartenance signifie des liens primaires, des enracinements, des affects, des émotions. Doublement étranger, le traître peut s'adonner aux luxes de la raison pure. En tant que Tiers « neutre », il peut observer de l'extérieur les nœuds de passions où se débat le couple des antagonistes. Il est indifférent ou équidistant, il peut donc regarder avec froideur, évaluer avec réalisme et considérer avec objectivité. Sa non-compromission lui permet de peser les buts, d'évaluer les moyens et de les agencer dans le cadre de stratégies entièrement rationnelles. La distance le conduit à pouvoir utiliser et manipuler à ses propres fins des émotions qu'apparemment il ne partage pas. Abstrait, le traître se propose comme un individu universel. Dépouvé d'une « patrie », il existe comme une « forme » vivante de l'abstraction, du concept et de la pensée [Simmel, 1908b]. Et pourtant ce n'est pas un homme de pensée mais un aventurier. Il agit dans des situations souvent dangereuses, au milieu de forces écrasantes, avec les seules armes de la ruse, de la tromperie, de la patience, de la séduction et de l'intuition, en utilisant habilement les interstices, les résidus, les traces et les indices qui lui sont offerts. Il incarne le *logos*, mais il l'emploie surtout comme une toile de fond pour un exercice intensif de la *metis*. Il condense les deux âmes de la rationalité occidentale.

Tertius gaudens, le traître oriente la situation à partir de son profit personnel, qui peut être matériel, mais aussi symbolique, psychologique ou politique. La raison pure se fait raison pratique et prend une forme économique,

Le paradigme du traître

que le *topos* de l'argent sténographie. La relation entre l'étranger interne et l'argent est bien connue [Simmel, 1908b ; Pozzi, 1993]. Dans le cas limite du traître comme étranger double, cette relation devient une équivalence symbolique : l'argent est inhérent au concept de trahison ; par le truchement de l'acte proditoire, il entre dans l'histoire et en devient l'agent moteur. D'aucuns vont beaucoup plus loin : la trahison a *enfanté* l'argent. Tel est le parcours suivi par une partie de la réflexion médiévale sur Judas. Dans son *Dictionarium*, à la voix « moneta », Alberic de Rosate écrit : « inter alia dicit quod illi triginti nummi quibus proditus fuit Dominus noster, fuerunt primae pecuniae quae fuerint in mundo confectae » (1581) [« il affirme entre autres choses que les trente deniers grâce auxquels notre Seigneur a été trahi furent la première monnaie produite dans l'univers »].

Cet isomorphisme de la trahison et de l'argent cache des valences multiples. Comme le traître, l'argent est « abstrait » et sans liens, il ne s'attache à personne, il n'appartient que provisoirement. Il ignore les ancrages émotifs, les normes éthiques et les frontières. Comme le traître, il traduit en quantité la qualité (d'un pacte social aussi bien que d'un affect), il mesure ce qui ne devrait pouvoir l'être, il insinue un Tiers (la marchandise des marchandises) dans la dyade, et avec lui le calcul et la distance. L'argent agit comme une entité liminaire qui gère et règle le rapport entre l'interne et l'intime – où triomphe la valeur d'usage –, et l'extérieur, qui n'accepte que la valeur d'échange. De par sa nature même, il exige l'étranger, l'« Autre-de-soi », l'exogamie. Il substitue la rationalité du contrat à la surdétermination émotionnelle du pacte. De son côté, le traître est homogène à l'argent. Là où les autres se laissent impliquer et se passionnent, il pèse, il évalue et il calcule. Des passions, les siennes et

celles d'autrui, il ne connaît que l'économie ou l'anatomie. Quand il les sectionne et les analyse, il peut les additionner ou les opposer, il les neutralise ou il les exalte, il les réorganise en de nouvelles combinaisons, il les réoriente vers des buts nouveaux – les siens. Son utilitarisme intégral le fait agir dans une réalité intérieure et extérieure entièrement rationalisée, que domine la logique de la marchandise. Le traître est l' *homo oeconomicus* par excellence. Selon Simmel, la dyade était un lieu social tragique ; l'intervention du traître la « désenchante » (Weber) en un espace de transactions.

L'autre polarité du paradigme proditoire s'esquisse. Celui qui vit sur la ligne de frontière n'appartient à rien, ou bien appartient-il dans la même mesure à A et à B. Il possède deux identités, deux langues maternelles (le plurilinguisme est un autre *topos* de la trahison), deux cadres de référence équipollents. Le *no man's land* est aussi une terre mitoyenne, et les positions médianes stimulent l'inclination à la trahison. Judas condense son destin personnel (et le paradigme du traître) quand il se suspend entre ciel et terre : « Et Nicolaus de Lyra... de praedicto Iuda Iscariot loquens, scribit quod /.../ dignum etiam locum interitus quesivit, ut qui angelorum et hominum dominum prodiderat, coelo et terrae perosus, quasi aeris spiritibus sociandus, *in medio aeris* periret » (Giganti 1584, II, quae. I, nn. 7-9) [« Et Nicholas de Lyra... quand il parle du précité Judas Iscariote, écrit qu'il chercha un lieu approprié pour y mourir, afin que celui qui avait trahi le seigneur des anges et des hommes, désormais ennemi du ciel et de la terre, s'associant en quelque sorte aux souffles du vent, péricule *suspendu en l'air* »]. La trahison paraît la prérogative de celui qui – individu ou groupe – hybride les classements et n'arrive pas à rentrer dans les limites d'une catégorie, d'un genre, d'une espèce, d'une patrie,

Le paradigme du traître

d'une profession. Ce sont les êtres et les entités échappant à une définition précise qui paraissent destinés à trahir : les classes floues comme la petite bourgeoisie, les statuts ambigus comme l'intellectuel-clerc, le déraciné et le parvenu, les sexes intermédiaires comme l'homosexuel, les nationalités incertaines comme le Juif, et puis encore le sans-patrie et le cosmopolite, le serviteur et le courtisan, le bâtard, le gaucher, le roux, l'albinos... Le traître, c'est l'indéfini et le monstrueux, ce qui signale les limites des taxinomies qu'un groupe déploie pour réticuler le réel. Être mitoyen, un désordre catégoriel lui est inhérent, qui en fait l'une des représentations sociales les plus intenses de l'impur. Puisqu'il englobe en lui-même des caractéristiques que les classifications courantes déclarent incompatibles, le traître est investi d'un *mana* ambigu : il se perçoit et il est perçu comme étant beaucoup plus dangereux qu'il ne l'est réellement.

Participant de A et de B, le traître idéaltypique instaure une connexion entre des ensembles qui se doivent hétérogènes et antagonistes. La métaphore rapproche des éléments de signification situés aux marges extrêmes et opposées d'un champ sémantique, produisant ainsi de nouvelles condensations de sens. De même la trahison met en contact et court-circuite des univers séparés par une ligne de division forte : dedans/dehors, ami/ennemi... Le traître partage avec la métaphore la puissance d'innovation. Là où existait une frontière à ne pas franchir, il introduit une brèche et un processus d'échange paradoxal. « La distinction ami/ennemi caractérise l'intensité extrême d'un lien ou d'une séparation » (Schmitt 1974). Le traître ouvre un passage dans la barrière de cette séparation, et il y instaure une transitivité. De par sa trahison, il porte A dans B, l'Ennemi à l'intérieur du (faux) Ami. Hybride, il crée des hybrides. Il

véhicule le dehors dans le dedans, il réalise des commixtions innaturelles entre ce qui devait rester distinct, il produit des entités abnormes : une *polis* envahie, un Nous qui comprend son Ennemi...

Le traître actualise ainsi la double vocation de son étymologie. Le *traditor* et le *proditor* ont en commun l'idée d'un déplacement (nous voudrions pouvoir dire : d'un transfert...), d'un passage, d'une traversée et d'une transmission aussi bien active (livrer) que passive (abandonner). Des trois axes de *prodo*, deux concernent l'acte de « faire sortir », ou bien celui de « transmettre ». Pour *trado* (trans-do) comme pour *traditio*, le sens qui domine, c'est l'acte de livrer, la reddition, la transmission, dont la trahison paraît un corollaire plutôt marginal. Mais *prodo* signifie aussi produire, générer, enfanter. Le mouvement inhérent à l'acte proditoire implique le *changement*. Le modèle obsidional de la trahison à l'âge classique s'impose ici dans toute sa clarté : la ville est assiégée depuis longtemps ; les assiégés n'arrivent pas à rompre le siège, les assiégeants n'arrivent pas à entrer dans la ville ; d'une façon ou d'une autre, le traître permet enfin une ouverture dans la barrière ; une situation irrémédiablement statique se dynamise ; le dehors entre dans le dedans et génère une entité hybride qui est innovatrice par rapport au *status quo ante*. Enfanté par la différenciation sociale, par l'anomie et par le changement, le traître enfante à son tour le changement. Dans un jeu à somme zéro, il rompt l'homéostasie et il court-circuite l'impasse. Il introduit la métaphore dans une chaîne sclérosée de significations. A l'intérieur d'un couple aussi bien que dans le cadre d'un affrontement politique ou militaire, le traître intervient comme un agent de transformation, ou peut-être comme le symptôme inconscient d'une transformation déjà en cours. Imprudent, il s'offre comme le

Le paradigme du traître

« coupable », le sacrifiant du changement social ou psychologique, quitte à en devenir souvent, quand les jeux sont faits, le *pharmakos* qu'il faut bannir.

Sa double appartenance et intimité en tant que double extranéité façonne aussi l'identité épistémique du traître. Dans sa configuration la plus simple, la trahison exige que B puisse connaître quelque chose que A désirait cacher. L'acte proditoire implique une translation d'un savoir qui modifie les rapports de forces entre les protagonistes (il s'agit parfois d'une translation de forces directe : le déserteur qui passe à l'ennemi). Ce transfert n'est possible que par le truchement d'un intermédiaire – le traître – qui fait intégralement partie de A et a accès à ses secrets les plus intimes, mais qui appartient aussi à B, l'ennemi de A. Sa position anormale permet au traître d'administrer le passage des communications entre les deux antagonistes. Au fond, par rapport à A aussi bien que par rapport à B, il est le seul à savoir ce qui est vrai ou faux. Sa fonction d'intermédiaire lui permet de gouverner la perception que A et B se construisent l'un de l'autre, et du réel. Dans le cadre de la situation globale, il n'y a que lui qui sache comment A connaît B, et comment B connaît A. Il est le seul à pouvoir comparer leurs concepts, la structure et la validité de leurs processus logiques, la qualité de leurs informations. Il est le seul à pouvoir saisir les idiosyncrasies de leurs visions du monde et les limites de leurs cadres sociaux ou psychologiques de la connaissance.

Puisqu'il incarne le contact entre deux univers séparés, le traître est condamné à un point de vue relatif. Extérieur par rapport à l'intérieur, intérieur par rapport à l'extérieur, il est structurellement contraint à concilier en lui-même une double distance et une double identification vers ses deux objets. Par là il actualise et agit la

relation entre l'observateur et l'observé que Simmel déjà avait identifiée comme l'une des prérogatives de l'« étranger interne » : cette objectivité qui n'a rien à voir avec « la non-participation (qui se situe en même temps au-dehors de l'interaction objective et subjective), mais qui renvoie à une modalité spécifique et positive de participation », à un enchevêtrement de « distance et de proximité », d'indifférence et d'engagement. L'objectivité en tant que « liberté » d'un individu pris dans une relation profonde et en même temps détaché de toute relation, capable d'une distante intimité avec son objet d'amour (de connaissance...). Le traître se révèle un artisan et un forçat du *verstehen* weberien ; véritable aventurier épistémologique, il se découvre de nobles compagnons de paradigme : l'ethnologue, l'anthropologue, le psychanalyste, l'historien ; plus rarement, le sociologue.

Dans un chapitre de *Tristes Tropiques*, « Comment on devient ethnographe », Claude Lévi-Strauss décrit longuement sa passion pour la géologie : « Je range encore parmi mes plus chers souvenirs, moins telle équipée dans une zone inconnue du Brésil central que la poursuite sur le flanc d'un cause languedocien de la *ligne de contact* [c'est nous qui soulignons] entre deux couches géologiques » [Lévi-Strauss, 1955, p. 74]. Suivre cette « secrète fêlure » implique selon Lévi-Strauss une attitude épistémologique qui apparente la géologie, et l'ethnographie dont elle est la métaphore, à la psychanalyse. Nous ajoutons qu'elle situe l'ethnographe et le psychanalyste dans le paradigme du traître, c'est-à-dire dans une position heuristique à cheval sur une ligne d'ombre d'où l'on peut observer simultanément deux mondes qui se juxtaposent : deux flores, nous dit l'ethnologue français, correspondant à deux terrains différents ; ou bien encore, deux groupes, deux personnes, deux cultures... Cette

Le paradigme du traître

position impossible (encore un métier impossible...) concentre sur le traître une quantité et une qualité de connaissances tout à fait remarquables. Sur chacun des deux groupes il en sait moins que beaucoup d'autres, mais il est le seul à savoir ce que A ne veut pas faire savoir à B, et ce que B veut savoir de A : la double intimité d'un secret et d'un désir de connaître. Il est donc le seul à pouvoir assumer les perspectives réciproques des deux groupes. Ce qui rend le traître puissant, mais aussi involontairement très dangereux. Un secret découvert à l'insu de celui qui le cache condense une quantité d'informations qui dépasse de beaucoup son simple contenu. Il en est de même pour un traître qui se trahirait sans le savoir. Le traître en sait beaucoup, mais celui qui observe un traître à son insu en sait bien davantage. Comme tout gérant de la duplicité, le traître est un puissant indicateur potentiel de la vérité. Cette ironie heuristique sature l'*Erlebnis* tout entière du traître.

Devenir lui-même – par une inversion singulière – le véhicule involontaire du vrai : ce cauchemar hante le traître et le pousse à s'efforcer de gérer aussi ce deuxième niveau de son rôle systémique. Voilà alors le trompe-l'œil du double et du triple jeu : obsédé par la forte valence de vérité qui ne le quitte pas, il décide de garder le contrôle de la possibilité de se trahir en pratiquant la trahison de sa trahison, ou bien encore la trahison de sa trahison de sa trahison. A Beyrouth, Philby trahit l'Angleterre pour l'Union soviétique, mais en fait il est au service de l'Angleterre, mais en fait il est réellement au service de l'Union soviétique. La logique de la trahison se perd dans une spirale centripète. Le paradigme de la duplicité culmine dans la duplicabilité infinie de la mise en abîme.

PSYCHANALYSE DU TRAÎTRE

La terreur de se trahir renvoie à un pôle fondamental du champ sémantique de la trahison. On peut trahir un groupe, une personne, un objet. Mais on peut aussi trahir un sentiment, une émotion ou une pensée. On révèle sans le vouloir. Le même verbe qui indique un comportement lié au sang-froid, à un empire total sur soi-même et à la rationalité économique indique aussi un comportement incontrôlable, irrationnel et étranger à la conscience. Nous nous heurtons encore une fois à la dialectique de l'illuminisme esquissée par Adorno et Horkheimer : un projet de manipulation intégralement rationnelle de soi-même, de l'Autre et du réel – car telle est la trahison – contient et véhicule un cœur de ténèbres. Comme les autres, plus que les autres, le traître a un inconscient.

Fort limitée, la réflexion psychanalytique sur la trahison confirme le paradigme systémique du traître, tout en corrigeant profondément sa perspective et ses valences. Dans une conférence de 1965, Édith Jacobson a esquissé un portrait du traître, vu comme l'expression d'une structure paranoïde de la personnalité :

« Dans le vaste groupe des patients qui tendent à l'acting, nous trouvons des individus dont le comportement est caractérisé par la tendance à trahir soit des personnes qu'ils avaient aimées ou admirées précédemment, soit des idéaux, des causes ou des convictions auxquelles ils avaient adhéré sans réserve aucune dans le passé [...]. J'ai constaté que ces sujets souffrent toujours de tendances paranoïdes très nettes. En effet tous mes patients qui présentent une structure paranoïde de la personnalité et de

Le paradigme du traître

la formation des symptômes ont développé des problèmes relatifs à la trahison, et ils ont parfois commis des trahisons qui ont eu un rôle dominant dans leur situation conflictuelle. En général ces tendances se combinaient avec des conflits d'identité évidents, qui s'exprimaient dans leur incapacité à s'engager de façon durable avec une personne, une opinion, une cause, une profession. Quelques-uns de ces patients montraient pour quelque temps un excès de loyauté et de dévouement fort suspect pour certains idéaux, idées ou activités, et pour les groupes et les individus représentatifs qui leur correspondaient. Peu après ils développaient une hostilité paranoïde croissante envers ces mêmes objets. S'instaurait alors un acting typique. Tout en s'efforçant désespérément de respecter leurs engagements, ces patients éprouvaient la nécessité irrésistible de chercher un autre groupe, aux opinions différentes ou même contraires, pour s'y plaindre de leurs expériences passées, qu'ils considéraient arbitrairement négatives. Ils essayaient d'entraîner leurs nouveaux amis dans la lutte contre leurs anciens camarades et contre leurs idées, et finissaient par abandonner le premier groupe pour se joindre au second » (Jacobson, 1971).

Selon E. Jacobson, la trahison, même quand elle concerne des objets, des individus ou des parties du soi, se situe toujours dans un modèle de groupe : le traître paranoïde trahit toujours essentiellement des groupes, des symboles de groupes ou des structures relationnelles. Sa description voisine l'analyse de Simmel :

« Mon matériel concernant ces patients souligne sans l'ombre d'un doute les implications, les projets et les manipulations relatives à un groupe, un groupe de deux

ou plusieurs personnes que l'on utilise d'abord les unes contre les autres comme une arme secrète, que l'on suspecte ensuite d'unir leurs forces contre le patient, et qui se transforment enfin en *persécuteurs*. Mes expériences avec des patients hétérosexuels souffrant de délires de jalousie n'ont pas été nombreuses, mais les cas que j'ai observés me permettent d'affirmer que dans la jalousie paranoïde aussi un groupe est impliqué : les images du partenaire homosexuel et du partenaire hétérosexuel, c'est-à-dire le désir de trahir tous les deux » (Jacobson, 1971).

Mais quelle est la nature de ce fantasme de groupe qui habite le monde intérieur du traître ? E. Jacobson récupère ici les hypothèses de Bak sur le masochisme dans la paranoïa (Bak, 1946), et en particulier son hypothèse générale sur le groupe persécutoire du paranoïde et du traître. Selon Bak, « on peut identifier le prototype infantile de ce groupe homogène et hostile dans l'image combinée des parents, dans leur " front commun " représentant l'image de la mère phallique. Ce concept a été élargi par la suite au groupe des frères ». Telle est donc l'imago relationnelle archaïque que le traître continue désespérément à poursuivre avec désir et à agresser avec rage au cours de son existence.

Un bref article de Ernest Jones permet d'approfondir les caractères de cette relation. Vingt-cinq ans avant E. Jacobson, au début de la Deuxième Guerre mondiale, Jones s'était interrogé, d'un côté sur la difficulté répandue à évaluer avec réalisme le danger lié à la prise de pouvoir et à la politique agressive de Hitler, et de l'autre sur le collaborationnisme avec l'agresseur, qui se répandait dans les pays occupés par les nazis. Dans les deux phénomènes,

Le paradigme du traître

Jones voit la même incapacité à reconnaître psychologiquement un Autre comme un Ennemi :

« La clé pour comprendre le Quislingisme et les autres phénomènes analogues réside dans une incapacité spécifique à affronter, et parfois même à reconnaître, un ennemi. J'entends par "ennemi" quelqu'un dont les actes et les intérêts vont dans une direction diamétralement opposée à la nôtre, si bien que le seul rapport émotionnel qu'on aura avec lui sera une attitude d'opposition totale. Une telle situation n'est pas fréquente à l'état pur : sur le plan pratique et pour son intégrité mentale, il est toutefois très important qu'un individu sache la reconnaître et l'affronter si elle se présente » (Jones, 1941).

Voulant saisir les aspects dynamiques de cette incapacité, Jones s'arrête sur les représentations oniriques d'Hitler chez ses patients : « tout psychanalyste a pu constater maintes fois l'identification de l'ennemi en question avec des aspects de la formidable imago paternelle », caractérisée essentiellement par son « irrésistibilité », qui aboutit à deux réactions apparemment contradictoires : « la première nie qu'il y ait une agressivité réelle derrière cette irrésistibilité [...], donc un déni du danger et un refoulement de la peur. La deuxième admire cette irrésistibilité et elle est accompagnée souvent, quoique non toujours, par la tendance à s'identifier avec la personne irrésistible ». Mais « le processus fondamental demeure le même [...] ; on peut le décrire comme une tentative pour convertir l'imago du père méchant en un père bon, en utilisant souvent des moyens détournés et désespérés ».

Pour Jones, il s'agit maintenant d'expliquer un corollaire de cette tentative, le revers du collaborationnisme :

le « Quisling » ne se borne pas à une alliance et à une identification avec son ennemi, il intervient activement contre son propre groupe. Voici l'ombre de la Mère qui se dessine, à peine esquissée dans les dernières lignes de l'essai : « La trahison, qui s'exprime par l'alliance avec l'ennemi conquérant, paraîtrait une tentative pour dépasser sadiquement le tabou de l'inceste en violant sa mère au lieu de l'aimer. » Nous retrouvons ici la perception persécutoire des parents combinés signalée par Bak. Le traître s'efforce de disjoindre le couple parental par une tactique perverse : l'alliance et l'identification avec l'un des deux, qui aurait été investi projectivement par sa rage angoissée. Il peut arriver ainsi à posséder vicairement l'objet aimé et nié, mais uniquement sous la forme tragique (ou ironique) de l'agression sadique : il ne pourra toucher au corps de la mère qu'en le blessant et le déchirant.

Aidée par les hypothèses de Jones, une lecture plus archaïque devient possible. Le traître ne vise plus en premier lieu à posséder le corps de la Mère par la stratégie œdipienne de l'identification avec le rival agresseur. Peut-être ne vise-t-il tout d'abord qu'à pouvoir se séparer de l'entité maternelle. Voilà pourquoi il doit briser le couple constitué par son rapport avec un couple parental fusionné. Il doit disjoindre les deux parents accouplés, car c'est en opposant à la mère majestueuse un père puissant qu'il espère pouvoir se détacher d'elle. Mais plus la mère est majestueuse, plus le père doit être puissant. Plus il le sera, plus le fils le percevra comme un agresseur par rapport auquel la seule alternative viable à l'annihilation reste l'identification panique. Plus cette identification à l'agresseur lui fait sentir qu'il agresse sa mère, plus il renforcera justement ce rapport symbiotique avec sa mère qu'il désire briser, et qu'il réinstaure maintenant dans sa variante

Le paradigme du traître

sadomasochiste. D'ailleurs cette agression sadique au corps maternel dans le cadre d'une dépendance hostile comble à son tour la mère d'instances persécutoires projetées. La dyade formée par le fils et le couple parental devait faire place aux libertés individualisantes du *Tertius gaudens*, l'envie devait s'effacer devant les plaisirs triadiques et mûrissants de la jalousie. Hélas, le fils découvre que sa triade n'est qu'un dangereux système double de dyades. Sa séparation manquée par rapport au couple parental fusionné a été remplacée par sa double séparation manquée par rapport aux deux imagos parentales qu'il avait disjointes par une stratégie sadomasochiste. Là où il s'attendait à la jalousie, il ne trouve qu'une double envie entrecroisée. Le jeu d'une opposition bien agencée entre les deux imagos omnipotentes cherchait à assurer le *no man's land* individualisant du Tiers. Il finit par aboutir à des enchevêtrements de liens contre-dépendants qui confirment la dépendance d'un Moi tout juste esquissé et très fragile.

Nous sommes fort loin du Traître de Burckhardt, de l'Individu Absolu. Le manipulateur méphistophélique des forces en conflit se révèle leur épiphénomène. Sa trahison ne le sépare pas. L'argent symbolique et affectif qu'il croyait utiliser pour se vendre à l'ennemi n'établit aucune distance. En louvoyant habilement, il espérait planer au-dessus des parties en conflit :... le seul homme libre. Peut-être rêvait-il même parfois – le double jeu – de pouvoir être aimé par la mère *et* par le père tout en se niant aux deux. Au contraire, le voilà prisonnier d'un univers intrapsychique et relationnel où déferlent, malgré ses stratégies savantes, les imagos persécutoires de la Mère agressée et du Père qui agresse. Il se surprend à *dépendre* de l'amour, désormais viré en persécution, de cette mère dont il voulait se séparer en l'attaquant. Il se trouve à devoir

dépendre de ce père auquel il s'est identifié pour le contrôler projectivement et pour l'introjecter, mais qui est désormais sa seule force et sécurité. Il en est réduit à nier par des élaborations maniaques une posture schizo-paranoïde qu'il ne peut abandonner, et à mimer une position dépressive qu'il ne peut assumer. Ancré à l'aube archaïque de l'Œdipe, là où l'intimité n'est qu'espoir de la fusion ou ravages de l'invasion, et la distance de l'Autre n'est que perte intolérable ou destruction réussie, le Moi grandiose du traître révèle la terreur qui le structure : un excès panique de transparence auquel tous les agencements d'une vie marquée par la duplicité et les masques (Pozzi, 1986) n'arrivent pas à restituer l'ombre reposante de l'obstacle, de la limite.

Bibliographie

- Bak R.C., *Masochism in Paranoia*, in *Psychoanal. Quarterly*, XV, 1946, pp. 285-300.
- Boveri M., *Der Verrat im Zwanzigsten Jahrhundert*, Hambourg, 1956, 4 volumes.
- Braun C., *De seditiosis tractatus...*, Moguntiae, 1550.
- Fabbri P., *Nous sommes tous des agents doubles*, « Le Genre humain », n° sur *La trahison* (1987-1988), pp. 325-342.
- Freud S., *Le moi et le ça* (1923), *Œuvres complètes*, vol. XVI, Paris, PUF, 1991, p. 299.
- Giganti G., *De crimine laesae maiestatis*, Venetiis, 1584.
- Jones E., *The Psychology of Quislingism*, (1941), in *Essays in Applied Psychoanalysis*, Hogarth Press, 1951, pp. 276-283.
- Jacobson E., *Depression. Comparative Studies of Normal, Neurotic and Psychotic Conditions*, New York, International Universities Press, 1971.
- Levi-Strauss C., *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- Maitland F. W., Pollock F., *The History of English Law before the time of Edward I* (1905), Cambridge, 1955, v. II, p. 503.

Le paradigme du traître

- Piccaluga G., *Terminus. I segni di confine nella religione romana*, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1974.
- Pozzi E., *Masques noirs, masques blancs : les mascarades et le suicide collectif de Jonestown*, in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1986, n° 3-4.
- Pozzi E., *Lo straniero interno*, Ponte alle Grazie, Firenze, 1993.
- Schmitt C., *Der Nomos der Erde*, Berlin, Duncker & Humblot, 1974.
- Simmel G., *Soziologie, Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, 1908a, Leipzig.
- Simmel G., *Exkurs über den Fremden (1908b)*, in *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, 1908a, Leipzig.